



Nid

Nid

Biographies

Camille Bernard

Corentin Darré

Simon Lahure

L'École

Plan de l'exposition

Entretien avec Camille Bernard

Rendez-vous

«J' préfère quand c'est réel», Safouane Ben Slama, au Théâtre Brétigny

L'ABCC du CACB, par Charles Mazé & Coline Sunier

Informations pratiques

Nid

Tandis que Cheveux bruns se fond doucement dans le paysage et devient pierre, Cheveux ardents continue d'entrelacer distraitemment une de ses longues boucles blondes entre ses doigts. Une cabane s'érige mollement autour de leurs deux corps, s'y emmêle. On ne sait pas bien s'ils sont à l'intérieur ou s'ils *sont* la cabane. Les branches et les mèches se nouent avec hésitation, formant un réseau flottant de bifurcations et de lignes libres, presque fuyantes. Comme s'il suffisait de tirer un peu, ici sur une branche, là sur la pointe d'une mèche, pour que tout glisse. Que rien ne tienne. La cabane semble devancer sa ruine par son refus de l'achèvement. Malgré ses allures frêles, l'ensemble se maintient pourtant, un peu gauchement. Comme si d'emblée, il n'était pas tant question de durée mais de langue et de délicatesse, d'une mélancolie douce que le paysage alentour accueille volontiers. Dans sa technicité miraculeuse, l'échafaudage gracile invite à d'autres constructions possibles.

Invitée au CAC Brétigny par l'équipe du centre d'art¹, Camille Bernard, jeune peintre franco-écossaise, présente la série *Nid*, un nouveau groupe de peintures qui donne son nom à l'exposition. Faire des nids, c'est imaginer des façons de vivre et de faire dans un monde en perpétuel changement. C'est se ménager des lieux, plutôt qu'en aménager; préférer des opérations discrètes et patientes, sérendipitement laborieuses, à une occupation virile de l'espace et du temps. Construire des nids, non pas pour se retirer du monde, mais pour lui faire face. Les meilleurs abris sont ceux dont on peut partir à tout moment, ceux qui autorisent le refus et le désir de changement. Les personnages des tableaux de Camille Bernard le savent, cherchant à réinventer plutôt qu'à s'abriter. Et la réinvention, c'est à plusieurs. Ça passe par l'amitié, par le groupe. Que ce soit dans l'affairement mou, en s'attelant tantôt à élever une coupole de branchages, tantôt à jouer du bout de la langue avec des gouttelettes d'eau; ou dans l'inaction, à l'image de

ce trio pensivement absorbé sous des ondulations de fleurs et de lianes, les toiles de l'artiste irradient d'une tranquillité suave et frémissante. Les personnages font corps les un·e·s avec les autres, nichant dans une nature qui embrasse leur activité, comme leur ennui. On s'y réunit, on s'y active, mais on s'y absorbe et on s'y assoupit aussi. On y fait des trucs sans savoir forcément quoi, pour le plaisir de faire. Un peu comme à l'école buissonnière, celle dont on a repoussé les murs et qu'on a choisi de faire sienne.

Alors l'École viendra s'y écrire, à la lumière de l'été qui vient chauffer le sol du centre d'art, conviant chacun·e à tresser ses désirs de savoir et de transmission. L'École est un espace de discussion et d'expérimentation pour réfléchir ensemble les usages d'une école alternative des pratiques et savoirs en arts visuels. Initiée en octobre 2020 au CAC Brétigny, et se réunissant à raison d'une fois par mois, au gré des confinements, l'École a jusqu'ici fédéré un ensemble de personnes d'horizons variés² qui ont en commun un désir d'apprendre et de faire *autrement*. Les communautés rêveuses de Camille Bernard accueillent donc à leurs côtés celle de l'École, un groupe aux contours flous, dont la composition varie suivant les saisons, l'envie et la vacance de chacun·e. Un groupe qui continuera de muter et de se développer durant l'exposition au gré des rencontres et des allées et venues. Pour le recevoir, Camille Bernard, avec la complicité des artistes Corentin Darré et Simon Lahure, a façonné un mobilier, enfant du caillou et de la ronce sorti tout droit de ses tableaux. Y prendront ainsi place les activités, les dialogues et les rêveries de l'École. De larges pierres et quelques branchages depuis lesquels à son tour concevoir des nids, s'essayer aux cabanes de cheveux, devenir roche et se métamorphoser. Miroirs oniriques de ce qui s'essaie lentement au sein de l'École, les univers habités de Camille Bernard poussent au groupement et à l'agitation enthousiaste et tâtonnante de celles et ceux qui se refusent aux rôles et aux identités imposés.

- 1 Le commissariat de l'exposition est en effet collectif, impliquant l'ensemble des postes du centre d'art (direction, médiation, production, communication, régie), les salariées comme les stagiaires. Ont participé à ce commissariat: Milène Denécheau, Camille Duval, Domitille Guilé, Ariane Guyon, Elisa Klein, Louise Ledour, Elena Lespes Muñoz, Camille Martin, Anne-Charlotte Michaut, Mathilde Moreau, Anna Pericchi et Céline Poulin.
- 2 Ont participé à une ou plusieurs séances de l'École: Mamadou Balde, Juliette Beau Denès, Camille Bernard, Laura Burucoa, Morgane Brien-Hamdane, Margaux Carvalho, Jérôme Colin, Mathis Collins, Thomas Conchou, Etienne de France, Camille Duval, Milène Denécheau, Domitille Guilé, Ariane Guyon, Céline Drouin Laroché, Victorine Grataloup, Loïc Hornecker, Elisa Klein, Daisy F. Lambert, Louise Ledour, Juliette Lefebvre, Elena Lespes Muñoz, Fanny Lallart, Vinciane Mandrin, Camille Martin, Lou Masduraud, Anne-Charlotte Michaut, Marie-Françoise Millon, Céline Millot, Mathilde Moreau, Zoé Philibert, Mélanie Pobiedonoscew, Céline Poulin, Marie Preston, Dina Ravalitera, Sébastien Rémy, Sophie Rogg, Katia Schneller, Émilie Tournellec, Valentina Ulisse, Juliette Valenti, Nathalie Valenti et Gaël Vince.

Biographies

Camille Bernard (1994, Paris) est une artiste franco-écossaise. Suite à un stage préparatoire en art dans la petite ville portuaire d'Ullapool dans les Highlands d'Écosse, elle découvre plus intimement la peinture figurative et les grands formats, ce qui la mène à intégrer la Glasgow School of Art (GSA) en 2012. Sa pratique y devient pluridisciplinaire, et évolue entre peinture sur toile, vidéo et décor. En 2014, elle part étudier à l'Académie des arts, de l'architecture et du design de Prague dans le cadre du programme d'échange Erasmus et participe cette même année à l'exposition collective «Novembre à Vitry» à la Galerie municipale Jean-Collet (Vitry-sur-Seine). Diplômée de la GSA en 2016, elle est sélectionnée pour participer à l'exposition «New Contemporaries» à la Royal Scottish Academy d'Edimbourg en 2017. Elle y reçoit le prix et la bourse Fleming-Wyfold. Depuis, elle a montré son travail dans plusieurs expositions collectives, comme «New Scottish Artists» présentée une première fois par la Fleming-Wyfold Art Foundation à la David Roberts Art Foundation (DRAF, Londres, 2017), puis à The Cello Factory (Londres, 2018). En 2020, elle participe à l'exposition «Poernf» aux portes ouvertes du Couvent de la Côme à Marseille, sur une invitation de SISSI Club et en partenariat avec le collectif Arcade Majeure. Elle continue de collaborer avec SISSI Club, notamment à l'occasion de «SuperSalon» à Paris Internationale en 2020. Ensemble, elles reçoivent une aide du Cnap pour monter l'exposition «Bruisse l'eau» avec Simon Lahure à SISSI Club et intègrent le programme du Printemps de l'Art Contemporain à Marseille. Après un passage par Bruxelles et la région parisienne, elle vit aujourd'hui à Uzerche en Corrèze où elle travaille dans un atelier collectif. Camille Bernard est représentée par SISSI Club (Marseille).

Corentin Darré est artiste plasticien, diplômé de l'École nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy (ENSAPC). Son travail s'articule autour de notre rapport au numérique, des mutations qu'il engendre et des nouvelles fractures qu'il assigne. L'installation, la sculpture, la vidéo et l'image générée par ordinateur, se mêlent dans des récits sensibles et fictionnels. Les mythologies contemporaines qu'il invoque, questionnent le «soi» dans ses rapports à l'amour, la sexualité et la violence. Son travail a été présenté, entre autres, lors d'une exposition personnelle à la Galerie du Crous en 2021 et dans des expositions collectives au Monastère des Clarisses (Roubaix, 2021), à CONFORT MENTAL (Paris, 2021) à Biquini Wax EPS (Mexico, Mexique, 2021), à la Galerie YGREC (Paris, 2019), au Confort Moderne (Poitiers, 2018) au Centre de la photographie Genève (Suisse, 2016) et à l'Espace Khasma (Les Lilas, 2016). Il vit et travaille à Paris.

Simon Lahure (1993) est un artiste pluridisciplinaire. Enfant à Rouen, puis adolescent à La Réunion, ses études d'art l'amènent à revenir en métropole. En 2019, il est diplômé d'un master d'illustration à la HEAR (Strasbourg). Son travail est motivé par une recherche esthétique influencée par les sensations de l'adolescence, la nature, le folklore et les sports extrêmes. Découlant du dessin, et au service d'une narration évasive, son art se manifeste autant par la confection d'images et leur impression, que par l'installation, la scénographie, la fabrication de costumes et la création sonore. Mûrie dans une culture du collectif et de l'indépendance, sa pratique se contextualise au sein de divers groupes de création dont Expositissimo (collectif d'artistes), Maison Vertigo (atelier de création textile cofondé en 2020 avec Paul Descamps et Vera Fatale), l'Amicale du Fresquet (collectif de fêtes libres cofondé avec Gabriel Audetat et Paul Descamps). Il prend part à l'organisation du salon de microédition Spin off depuis 2017, et à l'artist-run space Cyberrance à Romainville, où il a son atelier. Il a participé à plusieurs expositions collectives, dont «Exposition d'urgence» à L'Ourcq Blanc (Paris, 2019), «Poernf» aux portes ouvertes du Couvent de la Côme (Marseille, 2020), «Bruisse l'eau», en duo avec Camille Bernard à SISSI Club (Marseille, 2021), «Expositissimo 1» (l'Oasis, Uzerche), «J'espère qu'on sera assis à côté dans le train» (Dragono, Paris, 2021), «Expositissimo 2» (Spin off, Angoulême, 2022).

L'École

L'École est un groupe d'expérimentation des pratiques et savoirs en arts visuels.

Ce groupe s'est constitué au départ autour du projet potentiel de créer une école des pratiques et savoirs au centre d'art, impliquant indistinctement des connaissances et des gestes amateurs et professionnels. Plutôt que de déterminer *a priori* son usage, une période de préfiguration a été initiée pour penser de manière collégiale ce que pourrait être cette «école» et la définir pour, avec, et surtout par ses usager-ère-s potentiel-le-s: artistes, chercheur-se-s, amateur-riche-s, voisin-e-s du CAC...

Cette préfiguration pose ainsi la question de la gouvernance. Comment construire une école dont les processus de transmission ne soient ni descendants ni autoritaires? Les réflexions sur les contenus pédagogiques et la structure de L'École sont partagées: qui enseigne quoi et comment? Il s'agit d'une recherche en acte(s). L'espace pédagogique, dans sa conception comme dans sa pratique, cherche à se libérer des hiérarchies et des dualités traditionnelles entre le-la sachant-e et l'apprenant-e. Il postule une logique réflexive de l'apprentissage: on apprend à quelqu'un-e et on apprend de quelqu'un-e. La relation devient horizontale et réversible. L'École: le E culbuté renvoie à une inversion des valeurs.

Le terreau du projet, dans lequel il s'enracine, est la recherche sur les pratiques artistiques en co-création engagées dans le champ social menée depuis 2013 par Céline Poulin et Marie Preston, et qui innerve le CAC Brétigny. L'histoire croisée de l'éducation populaire et des arts visuels ainsi que l'évolution des dispositifs d'éducation artistique et culturelle et des enjeux qui les sous-tendent ont donc alimenté ces réflexions. Ces sujets rencontrent la question de l'art amateur et professionnel (pensés habituellement comme des pratiques opposées) et la notion de travail de manière plus générale. L'École est aussi née de la volonté d'amorcer une histoire de l'art différente: une histoire de l'art en prise directe avec sa dimension socio-culturelle.

Le groupe est composé de participant-e-s d'Île-de-France qui travaillent avec le CAC ou qui prennent part à ses activités. Il rassemble des acteur-riche-s de divers horizons (voisin-e-s, artistes, théoricien-ne-s, amateur-riche-s, salariées ou anciennes salariées du centre d'art, etc.) qui s'intéressent à tout cela et co-construisent le projet. Le groupe s'est réuni une fois par mois depuis octobre 2020 afin de penser aux enjeux évoqués ci-dessus et d'élaborer ensemble, sur le mode de la discussion, la structure et les modalités de l'École mais aussi d'expérimenter ensemble différents modes de transmission. Au gré des confinements, ces rendez-vous ont eu lieu en ligne et sur place, à Brétigny. Ainsi le projet s'est affiné au fil des séances de réflexion collectives. Très vite, l'idée est venue d'expérimenter au centre d'art pendant une durée plus longue et suivie, afin notamment de partager plus largement les expérimentations du groupe. Ainsi, il a été décidé que L'École s'installerait au CAC, de mai à juillet 2022, en dialogue avec l'exposition de Camille Bernard, invitée spécifiquement en relation avec ce projet.

L'École s'incarnera en différentes formes durant l'exposition «Nid»:

Un espace de pratique libre qui hébergera maquillages, végétaux et textes à gribouiller afin de s'essayer à une pratique graphique originale et d'envisager un autre rapport à la théorie.

Des ateliers à la demande, sélectionnés à partir des propositions des visiteur-euse-s. Chacun de ces rendez-vous sera l'occasion d'un atelier de pratique artistique dans une atmosphère d'apprentissage collectif.

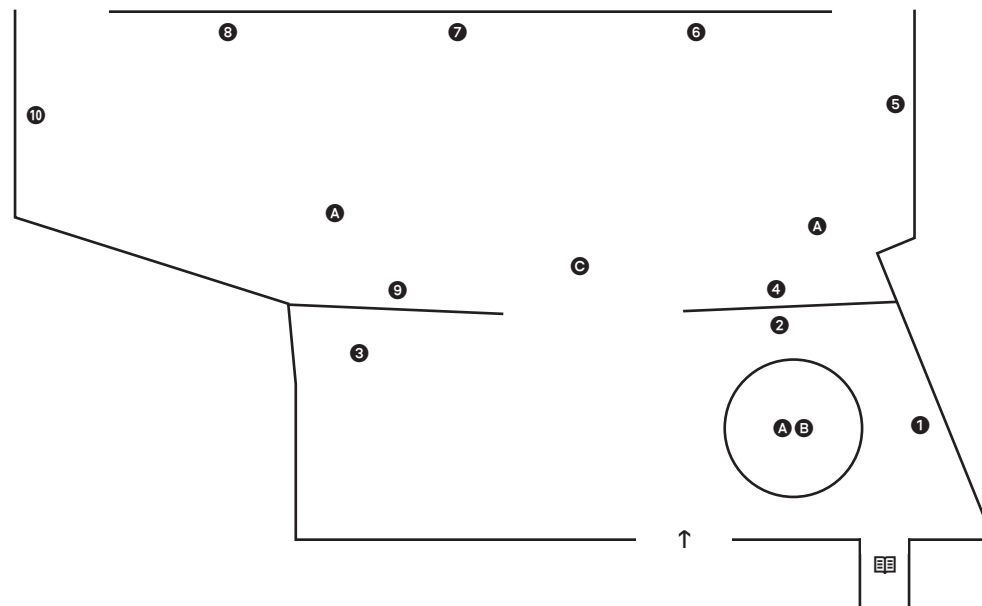
Les rendez-vous de L'École continueront de manière plus forte, à raison d'une séance tous les 15 jours, afin de poursuivre les discussions. Ouvertes à toutes et

à tous, ces séances permettront à tout un chacun-e de participer aux réflexions de l'École selon des modalités particulières (voir Rendez-vous).

L'École se déploie dans la durée. À la fin de l'exposition et de ce moment intensif, les rendez-vous reprendront en septembre selon leur rythme habituel. Puis, une nouvelle forme de l'École prendra place dans l'espace du centre d'art, en dialogue avec le duo show de Carlotta Bailly-Borg et Cécile Bouffard en janvier 2023.

Plan de l'exposition

- ① Camille Bernard, *Nid (Seuil)*, huile sur toile, 120×140 cm, 2022
 - ② Camille Bernard, *Nid (Repas)*, huile sur toile, 120×140 cm, 2022
 - ③ Camille Bernard, *Nid (Repère)*, huile sur toile, 120×120 cm, 2021
 - ④ Camille Bernard, *Nid (Abri)*, huile sur toile, 120×120 cm, 2021
 - ⑤ Camille Bernard, *Nid (Bourrasque)*, huile sur toile, 120×140 cm, 2022
 - ⑥ Camille Bernard, *Nid (Refllet)*, huile sur toile, 200×170 cm, 2022
 - ⑦ Camille Bernard, *Nid (Les rencontres)*, huile sur toile, 200×300 cm, 2022
 - ⑧ Camille Bernard, *Nid (Repos)*, huile sur toile, 200×170 cm, 2022
 - ⑨ Camille Bernard, *Nid (Orée)*, huile sur toile, 120×120 cm, 2021
 - ⑩ Camille Bernard, *Nid (Accueil)*, huile sur toile, 124×124 cm, 2021
-
- A Camille Bernard et Corentin Darré, mobilier en résine, plâtre, bois et acrylique, 2022
 - B Simon Lahure, paniers en ronce, 2022
 - C Camille Bernard et Corentin Darré, décor végétal en bois, carton, plâtre et acrylique, 2022
-
- Espace de pratique libre
 - ☒ Espace bibliothèque et ludothèque



Équipe CAC Brétigny: Lorsque nous sommes venues te voir dans ton atelier, tu nous as parlé de ta technique picturale. Essayer différentes façons de peindre, trouver celle qui t'est propre, est-ce important pour toi?

Camille Bernard: J'ai expérimenté différents médiums dans ma pratique (vidéo, scénographie...), mais je ne pense pas être très aventureuse techniquement. Je peins de manière intuitive, je ne cherche pas la technicité. L'essentiel pour moi est de créer une image, la peinture est un moyen. Ce qui m'intéresse, au-delà de la technique, ce sont les couleurs, les fondus, les pigments... J'ai choisi l'huile parce que je trouvais que c'était l'outil le plus versatile en peinture. J'acquiers de nouvelles capacités au fur et à mesure, c'est un apprentissage de longue durée. Les évolutions, ou améliorations, se font plus en termes de formes, de nouveaux objets qui apparaissent, d'images qui se créent... La technique n'est pas un endroit de recherche pour moi pour le moment, même si j'aimerais développer ça.

Est-ce aussi pour cela que tu peins directement sans passer par le dessin? C'est un choix fort. As-tu toujours procédé ainsi?

C'est le moyen avec lequel je suis la plus à l'aise et la plus capable de faire l'image que je souhaite. Je ne suis pas très douée en dessin, ce n'est pas quelque chose que je prends le temps de faire. Pourtant, je dessinais énormément quand j'étais enfant, c'était mon activité préférée. Mais quand j'ai commencé, plus tard, à faire de la peinture, je n'ai pas du tout lié les deux. Quand je démarre une toile, je fais un croquis assez rudimentaire pour savoir comment je vais placer les éléments. Ma pratique est intuitive mais la composition est tout de même en place en amont. C'est par la suite, dans la temporalité et en plusieurs étapes, que se joue cette liberté: dans le choix des couleurs, des textures, des motifs—costumes, feuillages, fleurs... Ces éléments, je les détermine face à la toile. Il faut du temps pour prendre ces décisions, et ça me plaît davantage que de tout préparer.

Cette manière intuitive de peindre dont tu parles te permet-elle de trouver une forme de lâcher-prise par le geste? Car en même temps, tes peintures semblent très précises et maîtrisées.

Quand on regarde de près mes tableaux, c'est assez brutal. Ce n'est pas une peinture libre. Mon geste est assez contrôlé, mais il n'est pas très délicat pour autant. C'est peut-être parce que je cherche à créer l'image plutôt que la forme. Je ne pense pas avoir un geste libre. Je travaille par série, et ce qui m'importe le plus est que celle-ci soit complète, presque comme une grande peinture divisée en plein de tableaux. Des mécanismes, peut-être des automatismes, se créent, pour assurer une continuité. D'une certaine manière, je ne peux pas m'octroyer de liberté dans le geste à cause de cette intention. Et d'un autre côté, ce manque de contrainte technique permet une rapidité d'exécution, ce qui est une autre forme de liberté.

Pourquoi es-tu si attachée au travail en série? Comment décides-tu qu'une série est achevée?

Je pense que c'est pour pouvoir tirer le fil de ce que je suis en train de faire. Je ne suis jamais très sûre de ce que j'ai envie de représenter. Dans une série, les toiles se complètent les unes les autres et, ensemble, offrent la possibilité de suivre une piste, d'offrir des narrations potentielles. J'aime aussi la série parce que ça m'occupe, ça me motive, ça me donne une forme d'endurance et me permet d'avancer dans mon travail. Quand je travaille en série, il n'y a pas vraiment d'idée d'achèvement. J'ai l'impression que si j'essaye de faire une peinture seule, j'ai plus la pression de devoir achever quelque chose. Dans une série, quand une peinture s'arrête, que toute la toile est remplie, ce n'est pas grave si je la trouve un peu incomplète, parce qu'elle sera soutenue par d'autres.

Peux-tu nous parler de la série *Nid* en particulier, que tu as réalisée pour l'exposition?

Il y a une continuité générale, globale entre les séries, même si elles évoluent et mûrissent. Pour *Nid*, il y a l'École en même temps, et je voulais faire un ensemble qui désignerait accueillir

ce projet-là. Le fait qu'elle s'appelle «Nid», que les actions des personnages soient assez contemplatives, c'est aussi parce que les peintures vont accueillir autre chose, et il faut qu'il y ait une certaine discrétion, en un sens, dans les actions et les narrations. J'avais envie d'évoquer un lieu, de créer un environnement pictural qui favoriserait le dialogue avec les activités de l'École. Dans ma série précédente¹, les peintures racontaient quelque chose de précis, les personnages étaient actif·ve·s (en train de chanter, de faire de la musique...), tandis que dans les tableaux de *Nid*, iels sont un peu plus passif·ve·s et contemplatif·ve·s. Iels laissent plus de place à ce qui pourrait se passer dans l'espace.

Pour le CAC, tu dialogues avec le projet de l'École, et tu as aussi invité Corentin Darré et Simon Lahure, avec qui tu as déjà collaboré, à participer. Peux-tu nous en dire plus sur la place laissée à la collaboration et à la co-création dans ton travail, et la manière dont elle s'articule avec ta pratique solitaire en atelier?

Ma pratique dans l'atelier est effectivement solitaire, silencieuse, statique. J'aime travailler toute seule, je ne suis pas très douée pour le collectif quand il s'agit de mon travail personnel, j'ai du mal à lâcher prise. Mais quand il s'agit de la présentation et de la conception d'une exposition, de comment présenter mon travail, j'aime le fait qu'il n'y ait pas uniquement des peintures à voir, que d'autres choses soient activées. J'aime aussi partager l'espace avec quelqu'un·e qui compléterait cette narration, avec différentes formes et différentes façons d'explorer une idée. J'aime que les choses soient multiples dans la présentation, comme au théâtre, au concert... L'idée d'interaction me plaît. Par exemple, à SISSI Club l'année dernière, mes peintures s'activaient avec la musique de Simon, et inversement. Je trouve ça beau, l'émotion se crée dans un dialogue.

Partager l'espace et concevoir quelque chose qui fait sens globalement, ce sont des éléments qu'il faut penser en tant qu'artiste. Que ce soit une exposition collaborative, en collectif, ou un espace partagé, il faut un certain respect de ce qui se passe autour. Et quand ça s'inscrit dans l'idée de collaboration,

de partage, c'est une belle contrainte, et ça aide, ça dirige la pensée et le travail. Au moment de l'invitation du CAC, je ne savais plus trop où aller avec ma peinture, avec ces personnages. Au fond, se dire que les tableaux sont comme un décor est plutôt libérateur. C'est assez reposant et réconfortant de faire les choses à plusieurs.

Inviter des ami·e·s à participer à des expositions, comme je l'ai fait à SISSI Club, à Uzerche ou ici, répond à une volonté d'entraide. Ce n'est pas évident dans notre milieu de montrer son travail, de trouver un public. Partager les opportunités, c'est presque un devoir quand on commence tou·te·s, que les travaux vont bien ensemble. Pour Corentin par exemple, ça faisait longtemps qu'on voulait travailler ensemble, on avait déjà partagé un atelier, on aime le travail l'un·e de l'autre. Quand on m'a demandé de créer un espace avec du mobilier qui puisse accueillir des ateliers de pratique libre, ça m'a semblé évident de lui proposer de concevoir des meubles. C'est une belle opportunité pour lui comme pour moi. C'est important de se partager les choses avec des gens de confiance, de se soutenir les un·e·s les autres.

Dans tes peintures, une réelle continuité se dessine entre les corps des personnages et leur environnement, à travers leurs cheveux et leurs habits notamment. En sciences, la symbiose désigne une association durable entre plusieurs organismes, et profitable à chacun d'eux. Ce terme te semble-t-il révélateur au regard de tes toiles?

Quand je crée des images, je ne suis jamais vraiment sûre de ce qu'elles racontent. Il y a quelques années, j'aurais répondu oui sans hésiter. C'est ce que je cherchais à représenter. Dans certaines séries, les figures humaines avaient des pouvoirs magiques, elles étaient surnaturelles. Au fur et à mesure, j'ai l'impression que les personnages se détachent un peu de ça, iels sont de moins en moins en symbiose avec la nature. Même s'iels ont l'air confortable—je crois qu'iels sont heureux·ses d'être là—, la relation qu'iels entretiennent avec elle est fragile. C'est un rapport bancal, très naïf, voire un peu dysfonctionnel.

Récemment, j'ai quitté la ville pour m'installer à la campagne, et je ne m'y sens pas toujours à ma place. Peut-être que l'évolution du rapport que mes personnages entretiennent avec la nature est liée à ça. Le fantasme de la capacité de l'être humain à s'adapter entièrement s'est un peu dissipé. Les personnages ont l'air d'être en confiance dans ce lieu, mais une certaine fragilité se dégage également des compositions. On n'est jamais certain-e-s de ce qui est en train de se passer, de ce qui pourrait advenir dans les scènes que je représente. C'est peut-être aussi en lien avec l'École, qui est une exploration, une tentative, qui va se jouer dans cet environnement mystérieux.

Dans la série *Nid*, il y a quelque chose d'un peu inquiétant: certain-e-s personnages sont ogresques, sombres, d'autres impassibles, certains regardent vers le ciel, qui s'assombrit aussi... C'est comme si quelque chose, mais on ne sait pas vraiment quoi, était sur le point d'advenir. Malgré une volonté de simplicité et de douceur, l'atmosphère n'est pas tout à fait sereine. Mais ces représentations ne sont pas nécessairement malheureuses. Les réalités du monde et nos inquiétudes nous rattrapent toujours un peu, même si on essaye de créer un havre de paix. Ce qui m'intéresse avant tout, c'est que ces personnages soient ensemble. Les liens sont réels, ce sont des personnages très amicaux-ales les un-e-s avec les autres.

Iels sont impossibles à cataloguer, en termes de genre notamment. Comment imagines-tu le rapport de ces êtres à l'humain-e? La perception ouverte de l'humain-e qui se dégage de tes peintures est-elle une manière de faire entrevoir d'autres modes de relations possibles?

Ce ne sont pas des personnages totalement neutres, mais j'essaie d'évacuer des codes normés, des relations hétérosexuelles par exemple, pour laisser place à d'autres types de rapports, que ce soit de l'amitié, de l'amour, platonique ou sensuel... J'aime l'idée que ces relations ne soient pas catégorisées, ni catégoriques, que d'autres lectures soient possibles. L'indéfinition de genre des personnages s'est faite petit à petit. Dans le passé,

parfois je faisais des personnages assez binaires, qui répondaient à des codes normatifs, pré-écrits dans notre société, notre culture, nos images... J'avais envie de m'en départir, et de pouvoir explorer autre chose en termes de relations humaines.

Dans la figuration humaine en peinture, la catégorisation est inévitable. J'aimerais bien qu'on puisse la dissoudre et passer à autre chose mais on ne peut pas ignorer que ces enjeux-là existent partout autour de nous, avec toutes les injustices et les oppressions qui en découlent. Dans mes peintures, j'essaie de diversifier la représentation humaine, mais en même temps ces êtres sont des humanoïdes. Iels n'évoluent pas dans notre réalité, je ne représente pas la société dans laquelle on vit. Il y a sûrement des maladresses, et peut-être que dans le futur je ferai autrement, mais j'essaie d'ouvrir à une non-catégorisation possible.

Tes peintures semblent former et décrire un système utopique, un futur fantasmé, est-ce qu'elles incarnent pour toi une forme d'utopie désirable?

Je ne sais pas si c'est un futur fantasmé, mais ce sont des scènes qui regardent plus vers le futur que vers le passé en tout cas. On m'a déjà demandé si mes tableaux représentaient une forme d'humanité primitive, et je ne pense pas. Je dirais plutôt qu'ils sont une option pour le futur de l'évolution. Est-ce qu'elle est fantasmée? Certainement. Mais est-ce que c'est vers elle qu'il faut tendre? Je ne pense pas. Ce sont des tentatives, des essais. Il y a toujours une part d'instabilité, pour contrebalancer la normalisation ou la catégorisation qui serait induite par la volonté d'atteindre un idéal.

Une forme de tranquillité, voire de naïveté peut se lire sur certains visages. Quel rapport entretiens-tu avec l'enfance?

Pendant longtemps je me mettais dans un état de nostalgie intense quand je travaillais. Ça m'était très cher à l'époque, j'avais besoin de me plonger dans des sensations nostalgiques pour créer de l'émotion dans mes tableaux. Ce n'est

plus quelque chose que je recherche, mais ça a probablement beaucoup guidé mon esthétique. Quand je fais des visages— mon moment préféré dans la peinture—, je cherche à ressentir de l'émotion ou à en créer. Même s'ils sont assez placides pour certain·e·s, j'ai l'impression que j'essaye de transmettre quelque chose d'un peu contemplatif. Beaucoup regardent vers l'intérieur, et c'est sûrement là que l'enfance se niche, dans la recherche d'un monde intérieur, d'un état de rêverie, ou même, peut-être, d'une forme d'ignorance.

On reconnaît parfois dans tes peintures des figures mythologiques ou issues de légendes populaires. En quoi ces références et la forme du récit influencent-elles ta pratique?

Il y a quelques années, j'ai peint de nombreuses métamorphoses après avoir lu certaines *Métamorphoses* d'Ovide qui m'avaient beaucoup plu. J'aime les mythes et les histoires dans lesquels les images sont fortes et poétiques. Je ne suis pas une grande lectrice, la plupart des choses que je sais m'ont été racontées par des proches. J'ai eu la chance d'avoir des parents et une famille très attaché·e·s à la transmission. J'ai donc eu accès à tout un monde de rêverie et d'imagination à travers notamment des histoires folk écossaises, avec des sorcières, des lutins, des elfes, etc. Ce sont des choses qui m'ont énormément touchée enfant. Ma famille n'est pas du tout religieuse, mais j'ai aussi découvert des allégories de la Bible, des paraboles, qui ont nourri mon esthétique au même titre que la mythologie grecque, les traditions populaires ou le folklore écossais. Étant donné que je me plongeais dans un état de nostalgie, en lien avec l'enfance, quand j'ai commencé la peinture, toutes ces influences, un peu mêlées, ont joué un rôle dans la constitution de mon esthétique.

Pour *Nid*, je n'ai pas convoqué de référence particulière, cette série s'inscrit plutôt dans une continuité: depuis les métamorphoses, suivies de figures surnaturelles, qui se sont peu à peu humanisées, activées dans des actions plus concrètes— faire de la musique, avoir des outils, créer des cabanes...

J'ai l'impression qu'aujourd'hui, mes personnages sont moins dans l'allégorie, ils se détachent de l'idée du surnaturel ou du spirituel. C'est une phase que je traversais, et je crois que je redescends un peu sur terre!

«Ce fut donc la découverte du feu qui amena les hommes à se réunir, à faire société entre eux, à vivre ensemble, à habiter dans un même lieu. Doués d'ailleurs de plusieurs avantages que la nature avait refusés aux autres animaux, ils purent marcher droits et la tête levée, contempler le magnifique spectacle de la terre et des cieux, et, à l'aide de leurs mains si bien articulées, faire toutes choses avec facilité: aussi commencèrent-ils les uns à construire des huttes de feuillage, les autres à creuser des cavernes au pied des montagnes; quelques-uns, à l'imitation de l'hirondelle qu'ils voyaient se construire des nids, façonnèrent avec de l'argile et de petites branches d'arbres des retraites qui purent leur servir d'abri.»²

Cette citation de Vitruve est assez évocatrice à l'observation de tes toiles. Elle aborde notamment le mythe de la cabane. Que t'évoque le terme «cabane»?

La cabane est liée à l'idée d'enfance, et c'est une tentative de se fabriquer des refuges, des lieux d'histoires, d'imagination, de projection. C'est l'idée de s'emparer des éléments qui nous entourent, pour fabriquer une maison, un lieu personnel, un endroit où s'abriter. J'aime bien l'alliance entre l'aspect rudimentaire et la fragilité, d'une part, et l'inventivité et la capacité d'adaptation d'autre part. L'idée de cabane suggère un rapport direct, rapide, impulsif et intuitif avec ce qui nous entoure. Je pense que ça peut être intéressant de relier cette idée avec l'École: faire avec ce qu'il y a en soi et autour de soi, et faire confiance grâce à l'observation et l'intuition.

L'exposition s'appelle «Nid», ce qui suggère une envie de sécurité, d'entourage. Le nid, pour moi, c'est l'idée d'un endroit où on grandit, peu importe notre âge; d'un endroit où on peut s'épanouir et apprendre, de ses erreurs ou de notre environnement. Le nid est un peu comme une cabane, il est sujet aux aléas extérieurs—le vent, le froid... Alors, comment créer un endroit *sécuré, safe*? Pour moi, la réponse réside toujours dans l'entourage, quel qu'il soit, tant qu'il est bienveillant.

1 Série *Chœur*, pour l'exposition «Brisse l'eau» à SISSI Club, Marseille, 2021.
2 Vitruve, *De l'architecture*, livre II, trad. Ch.-L. Mauftras, Paris, 1847.

Rendez-vous

Jeudi 19 mai, 17h-19h
Visite pédagogique

Découverte des activités proposées pour les groupes et les publics scolaires à travers une visite de l'exposition «Nid». Pour les enseignant-e-s de maternelle, du primaire et du secondaire, les animateur-ric-e-s, les éducateur-ric-e-s et les associations.

Inscription: reservation@cacbretigny.com ou +33 (0)1 60 85 20 76.

Lundi 23 mai, 11h30 et 12h30
Visite ados
«CAC, tomates, oignons»

Spécialement adressée aux élèves des établissements aux alentours du centre d'art, «CAC, tomates, oignons» est une visite ayant lieu sur le temps de la pause déjeuner, entre deux cours. Après une visite de l'exposition accompagnée de l'équipe de médiation, les participant-e-s sont convié-e-s à partager leurs impressions autour d'un casse-croûte. Entrée libre et gratuite.

Mardi 24 mai, 18h-20h
Les rendez-vous de l'École
«Récits d'expériences»

Durant l'exposition, ces rendez-vous permettront d'explorer des méthodes de lecture originales et de discuter ensemble de récits liés à la transmission et à l'éducation. Pour la première séance, les participant-e-s sont invité-e-s à apporter des textes qui évoquent pour elles-eux des thèmes liés à l'école, afin d'en faire une lecture collective. Tout type de récit est le bienvenu et un corpus de textes sera également proposé au groupe.

Inscription: reservation@cacbretigny.com ou +33 (0)1 60 85 20 76.

Mardi 7 juin, 18h-20h
Les rendez-vous de l'École
«Lectures performées»

Cette séance sera l'occasion de s'approprier un écrit de Marguerite Duras par le jeu et l'interprétation. En 1982, Danièle Huillet et Jean-Marie Straub réalisent le court-métrage *En rachachant*, à partir du conte *Ah! Ernesto* de Marguerite Duras (1971), qui raconte l'histoire d'un petit garçon ne voulant pas retourner à l'école. Après avoir visionné la vidéo, les participant-e-s s'essaieront à des lectures théâtralisées du texte de Duras.

Inscription: reservation@cacbretigny.com ou +33 (0)1 60 85 20 76.

Jeudi 23 juin, 18h-20h
Les rendez-vous de l'École
«Rencontre avec l'école zéro»

L'école zéro est un collectif fondé en 2020 par des élèves de l'École nationale supérieure d'architecture Paris-Malaquais. Par la pratique et l'échange, le groupe réfléchit à différentes manières de «faire école» ensemble. Plusieurs membres du collectif sont invité-e-s à raconter leurs démarches, en dialogue avec des participant-e-s au projet de l'École, lequel présente de nombreuses similarités.

Inscription: reservation@cacbretigny.com ou +33 (0)1 60 85 20 76.

Mardi 5 juillet, 18h-20h
Les rendez-vous de l'École
«Arpentage»

Issu de la culture ouvrière du XIX^e siècle, l'arpentage est une méthode de lecture. Le texte étudié est déchiré en plusieurs morceaux—selon le nombre de lecteur-ric-e-s—puis, après un temps individuel de déchiffrage, le groupe se rassemble pour lire des extraits et discuter des idées du livre. L'ouvrage *Apprendre à transgresser: l'éducation comme pratique de la liberté* de bell hooks (2019) fera l'objet de notre arpentage.

Inscription: reservation@cacbretigny.com ou +33 (0)1 60 85 20 76.

Samedi 11 et mercredi 15 juin, samedi 2 juillet, 15h-16h30
Ateliers à la demande

Dans le cadre de l'exposition «Nid» en lien avec l'École, le CAC Brétigny est à votre écoute pour développer ensemble vos compétences créatives. Chacun de ces rendez-vous sera l'occasion d'un atelier de pratique artistique dans une atmosphère d'apprentissage collectif. Le choix du contenu de ces ateliers vous revient! Qu'avez-vous envie d'apprendre et de partager? Pour nous le faire savoir, écrivez-nous à info@cacbretigny.fr!

Pour en savoir plus sur les activités retenues parmi vos propositions, rendez-vous sur l'agenda du CAC Brétigny. Tout public. Information et inscription: reservation@cacbretigny.com ou +33 (0)1 60 85 20 76.

«J' préfère quand c'est réel», Safouane Ben Slama, au Théâtre Brétigny
04.01—15.07.22

J'ai été particulièrement touchée que Safouane Ben Slama accepte l'invitation. Cela faisait longtemps que je fantasmais un travail photographique dans le 91. J'avais une envie sincère et nécessaire d'images de l'endroit où j'ai grandi, n'ayant jamais reconnu ma réalité dans celles qui étaient médiatisées.

«J'essaye d'éviter de renvoyer à des «pseudo-codes» de la banlieue, c'est hyper tentant parce que ça te renvoie à quelque chose de très concret, mais c'est aussi une diversion, une imitation du réel. C'est donner une image déjà préconçue.

Dans ces images, y'a beaucoup de vert. C'est quelque chose qui me plaît beaucoup dans ces photographies. Y'avait le soleil, mais aussi la verdure. Ce n'est pas ce qu'on s'imagine comme fond, comme décor de la banlieue parisienne. On s'imagine du gris, mais en fait on voit bien que c'est toujours vert. C'est une des couleurs qui domine clairement.»—Safouane

La manière de travailler de Safouane correspond très justement à l'Essonne qui est un vaste terrain à explorer. Il faut passer du temps à traîner, à flâner et à rencontrer ceux et celles qui habitent ses espaces. C'est très clairement ce qui caractérise la pratique de l'artiste qui porte une attention particulière à la beauté d'un moment simple et furtif, celui d'un geste, d'un regard ou d'un rayon de soleil.

«Parfois, j'avais l'impression d'être un personnage de science-fiction qui remontait le temps et qui devait intervenir mais sans que personne le capte. Il ne fallait rien toucher sinon t'avais un chamboulement dans le futur. Et bah, c'est exactement ce que je ressens. Je me disais «là il se passe un truc de ouf, il faut que j'intervienne mais faut que ça soit très bref et sans douleur» tu vois? Sans le dénaturer, pour que la magie de l'instant ne disparaisse pas.»—Safouane

Safouane a passé quatre mois à enquêter, essayant de capturer le réel en mouvement. Faire usage de l'appareil photographique n'est pas anodin, c'est un médium qui a l'ambiguïté de prétendre fixer un instant: témoignage du visible, il n'en fait qu'une rapide esquisse. La ruse pour déjouer le manque de nuance de la photographie, a été d'intégrer directement la rue, de s'identifier à elle, pour tenter d'éviter le piège d'une vision utopique.

«Ce qui est intéressant, c'est que ça a été fait dans la rue. C'est pas moi qui suis dans un studio photo et qui choisis délibérément les modèles. J'ai fait des choix bien sûr, mais j'ai fait avec ce qui s'est présenté à moi aussi. Je n'invente pas ces scènes, je les choisis.

Et c'est ce que je trouve intéressant: c'est une réalité. C'étaient des moments concrets, bien réels.

J'ai senti vraiment qu'il y avait un truc qui était déjà-là. Ce que j'ai fait, c'était le faire émerger. En réalité, c'était déjà-là, cette tendresse-là, cette attention aux autres. Même ce qui n'est pas dans l'image est «tendre»: la manière dont les choses se sont faites, la rencontre.»—Safouane

J'ai l'impression que les images de Safouane ont mis le doigt sur ce que je ressens très intensément quand je repense à ma jeunesse dans le 91. À mon sens, il a réussi à montrer une générosité, une solidarité qui émane des moments de réunion et de ce qu'il y a d'optimiste

et de joyeux dans le fait d'être ensemble. Les images naissent d'une négociation entre le photographe et ceux et celles qui sont photographié-e-s, collaborant et prenant en compte des envies réciproques.

«C'étaient des moments très généreux. Quand je parlais, j'avais l'impression de faire comprendre l'intention, ça les touchait. Par exemple, les filles que j'ai rencontrées à Étampes étaient super enthousiastes quand je leur parlais de micro-gestes, d'attention. Je sentais qu'il y avait une vraie envie. Peut-être que j'ai réussi à formuler ce truc-là, mais en fait ça existait avant même que j'apparaisse. Les gens avaient envie de ça. C'est un truc qui était à l'état gazeux, un peu là en mode vapeur, invisible, mais dont on avait le pressentiment.

Moi ce qui m'intéresse c'est d'extraire des éléments du réel pour essayer de le réenchanter, le réenchanter en le montrant. De dire que dans la réalité, à telle heure, etc., il s'est passé ça. Ça a existé. C'est hyper précieux. C'est une espèce de mémoire collective à forger. Il faut réinvestir la mémoire et l'imaginaire collectif.»—Safouane

L'exposition met en lumière la jeunesse du département qui investit largement les espaces publics et en fait des lieux de sociabilité. Loin de proposer un portrait exhaustif des essonnien-ne-s, les images témoignent d'une recherche en cours de Safouane. Celles-ci ouvrent sur les possibilités de nouvelles représentations, suggérant tout ce qu'il reste encore à montrer de l'Essonne.

Camille Martin
Commissaire de l'exposition

Safouane Ben Slama a étudié la philosophie et est diplômé du master Science et métiers de l'exposition à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Au fil de ses déambulations et voyages, il développe un rapport spontané et autodidacte à la photographie. Naviguant dans des contextes urbains et périurbains, sa pratique tend à révéler les gestes et marques des corps dans ces territoires. En 2021, il a mené un atelier dans le cadre du programme «Voir c'est croire, la preuve par l'image?», porté par LE BAL / La Fabrique du Regard. Il a participé à «Répliques Imaginaires» au 62e Salon de Montrouge (2017), en association avec le Mois de la Photo du Grand Paris et collabore régulièrement avec les magazines *Vice*, *i-D* ou *Dazed & Confused*.

Camille Martin est commissaire d'exposition indépendante. Elle rejoint l'équipe du CAC Brétigny en mai 2018 en tant qu'assistante curatoriale et de production, puis prend le poste de responsable de production jusqu'en février 2022. Durant ces quatre années, elle co-conçoit et accompagne notamment la résidence de Laura Burucoa (2019-2021) et se charge du commissariat des expositions au Phare, espaces d'accueil du Théâtre Brétigny, en 2021 et 2022 («À Ambroise et Aziza» de Neïla Czermak Içhtî et Ibrahim Meïté Sikely, «En attendant les voitures volantes» de Laura Burucoa et «J' préfère quand c'est réel» de Safouane Ben Slama). En parallèle, avec Cathy Crochemar, elles créent en 2019 le collectif commizariat, qui pense pour la jeune création contemporaine des cadres de monstration festifs et populaires.

L'ABCC du CACB, par Charles Mazé & Coline Sunier

Décomposés à la manière d'un herbier, les signes de branchages 🌿 et de fleurs 🌸 sont collectés dans la peinture de Camille Bernard intitulée *Nid (Les rencontres)*, comme autant d'éléments à assembler pour constituer un nid ou un bouquet 🌻.

La plupart des emojis disponibles à la catégorie Nature datent de 2010, et les ajouts ultérieurs font varier les états des végétaux qui prennent vie peu à peu, de la jeune pousse dont on peut suivre les saisons 🌱🌿🌻🌸 à la fleur qui se fane 🌻🌿. Si l'apparition du végétal au sein des emojis est donc récente, le fleuron 🌸, forme stylisée d'une fleur ou d'une feuille, est l'un des plus anciens ornements typographiques, visible dès l'Antiquité sur des inscriptions lapidaires grecques. Enfin, deux emojis de nids, l'un vide et l'autre rempli d'œufs, sont ajoutés à la nouvelle version de l'Unicode 14 en 2021 mais n'étaient pas encore disponibles sur les différentes plateformes en ce printemps 2022.

* En résidence au CAC Brétigny, Charles Mazé & Coline Sunier sont en charge de l'identité graphique du centre d'art, conçue comme un espace de recherche au long cours. L'ABCC du CACB est un abécédaire composé de lettres et de signes collectés à Brétigny et dans le département de l'Essonne, ou choisis en relation avec le centre d'art, son programme et ses artistes invités. Ce corpus prend la forme d'une typographie intitulée LARA, dont certains signes sont activés, un par un, sur les supports de communication, considérés comme des espaces de publication et de diffusion de la recherche. En associant des voix multiples dans une même typographie dont le nombre de glyphes est en perpétuelle augmentation, avec des écritures tour à tour vernaculaires, institutionnelles, personnelles ou publiques, L'ABCC du CACB tente d'*éditer* le contexte géographique, politique et artistique dans lequel se trouve le CAC Brétigny. L'abécédaire est consultable en ligne sur www.cacbretigny.com/fr/lara.

Informations pratiques

Entrée libre du mardi au samedi de 14h à 18h. Ouverture les soirs et dimanches de représentation au Théâtre Brétigny. Fermeture exceptionnelle le 26 mai et le 14 juillet.

Le projet École s'inscrit dans le cadre du Contrat d'Éducation Artistique et Culturelle (CTEAC) de Cœur d'Essonne Agglomération avec la DRAC Île-de-France et l'Académie de Versailles. L'École est conduite en partenariat avec commizariat.

«J' préfère quand c'est réel» est une co-production CAC Brétigny—Théâtre Brétigny.

Le CAC Brétigny est un établissement culturel de Cœur d'Essonne Agglomération. Labellisé Centre d'art contemporain d'intérêt national, il bénéficie du soutien du Ministère de la Culture—DRAC Île-de-France, de la Région Île-de-France et du Conseil départemental de l'Essonne, avec la complicité de la Ville de Brétigny-sur-Orge. Il est membre des réseaux TRAM et d.c.a.

CAC Brétigny

Céline Poulin, directrice

Elisa Klein, responsable de production

Anne-Charlotte Michaut, chargée de communication

Milène Denécheau, régisseuse-médiatrice

Louise Ledour, assistante communication et médiation

Mathilde Moreau, assistante commissariat et production (service civique)

Anna Pericchi, assistante médiation (service civique)

Camille Duval, assistante communication et médiation (stage)

Collaborateurs réguliers

Julien Jassaud, régie et conseil technique

Romain Best, montage et construction

Arnaud Piroud, montage

Simon Lepeut, montage

Pôle administratif

Sophie Mugnier, directrice

Cyril Waravka, administrateur

Céline Semence-Rodriguez, administratrice adjointe

Isabelle Dinouard, assistante administrative et comptable

Nadine Monfermé, aide comptable

Julie Kremer, assistante administrative

Emmanuel Préau, gardien

Rachid Boubekeur, technicien de maintenance

CAC Brétigny

Centre d'art contemporain
d'intérêt national
Cœur d'Essonne Agglomération
Rue Henri Douard
91220 Brétigny-sur-Orge
+33 (0)1 60 85 20 76
info@cacbrétigny.com
cacbrétigny.com

Nid

Camille Bernard
avec Corentin Darré,
Simon Lahure et l'École

Commissariat: Équipe CAC Brétigny

15.05—15.07.22